

# Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 579. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.

Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. — Dimanche 12 Août 1888.

TEXTE. — Les Chasseurs d'hommes (suite et fin). — Le Coureur des jungles (suite). — Les Voyageurs célèbres : Sir Walter Raleigh. — Les Dompteurs célèbres : Carter (suite). — Les Parias de l'Océan (suite). — Les navires cuirassés : La « Gloire » et le « Warrior ». — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — Les Chasseurs d'hommes : Les esclaves enchainés furent culbutés dans les flots. — Le Coureur des jungles : Les Omrahs morts se réunissaient dans une ronde infernale. — Les Voyageurs célèbres : Sir Walter Raleigh (trois dessins). — Les Parias de l'Océan : Un homme se montra debout sur l'affût d'un canon. — Machine du cuirassé le « Warrior ».



LES CHASSEURS D'HOMMES. — Les esclaves enchainés furent culbutés dans les flots. (Page 90, col. 3.)

579. 1. 49

## AVIS AUX LECTEURS

Les abonnements du JOURNAL DES VOYAGES partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois.

Les abonnés reçoivent gratuitement, avec le dernier numéro de chaque semestre, à titre de prime, les titres, tables et couverture du volume semestriel.

Le prix de ces titres, tables et couverture est de 20 cent. franco pour les personnes qui ne s'abonnent pas directement à l'Administration du JOURNAL DES VOYAGES, 7, rue du Croissant, à Paris.

On peut toujours se procurer les différents numéros composant la collection du JOURNAL DES VOYAGES, soit au bureau, soit par l'intermédiaire des libraires, au prix de 15 centimes le numéro et de 80 centimes la série brochée de 5 numéros.

A la fin de chaque semestre, il est tenu à la disposition du public, au prix de 4 francs, des volumes brochés contenant la collection des 26 numéros semestriels. — Les dix-huit premiers volumes à 4 francs sont actuellement en vente; ajouter 1 franc par volume pour l'envoi franco.

LES CHASSEURS D'HOMMES<sup>1</sup>

## VII

COMBATS D'EMBUSCADES. — LE CHATIMENT.

Par ses traits généraux, la région où l'on entrait ressemble à un vaste parc : c'est une suite d'ondulations couvertes d'arbres magnifiques, de vastes forêts pendues au flanc de montagnes escarpées d'une hauteur de 800 à 1,000 mètres, d'où tombent en cascades vers le Nil de nombreux cours d'eau portant avec eux la fraîcheur et la fertilité. Mais ce beau pays est aux mains de peuplades sauvages et guerrières qui, dans chaque étranger, voient un chasseur d'hommes, c'est-à-dire un être nuisible et maudit qu'il faut combattre à outrance; aussi, réfractaires à toute idée de civilisation et empruntant aux négriers leurs coutumes barbares, ces indigènes s'entre-déchirent et se livrent des combats terribles pour arriver à courber sous le joug un voisin plus faible ou quelque ennemi redouté.

Pedro se proposait de franchir rapidement cette contrée : il voulait éviter les établissements arabes, traverser le Nil entre Khartoum et Berber sans s'arrêter dans aucun de ces grands centres, et ga-

gner un port de la mer Rouge d'où il s'embarquerait avec ses soldats et une partie des esclaves pour retourner à Galinas y relever sa Sériba.

Mais au bout de quelques jours, il put se convaincre qu'il ne passerait pas aisément à travers le pays des Wariens : à chaque instant éclataient au loin les voix tumultueuses des indigènes qui s'appelaient; les tambours, les cornets à bouquins éclataient dans toutes les directions; l'alarme se répandait de villages en villages; et, comme une trainée de poudre, d'abord sur les talons de la colonne, puis sur les flancs, elle finit par la précéder : tout prouvait que des légions encore invisibles couraient sur une voie parallèle à la route que l'on suivait, dans l'intention évidente de cerner la caravane et de l'épuiser en la harcelant de tous côtés à la fois.

Les bestiaux augmentaient la difficulté de la marche : souvent, le sentier se déroulait à travers des herbes de huit pieds de haut; parfois aussi la pluie tombait par ondées, le terrain se faisait marécageux, et les troupeaux, s'enfonçant dans la vase, y creusaient des fondrières où ils risquaient de s'abîmer.

Néanmoins, telle était la sévérité de Pedro Blanco, si complète aussi était la discipline des soldats, qu'en dépit de ces difficultés, l'ordre régnait dans la caravane : les bestiaux qui de temps à autre vaguaient çà et là, étaient rapidement rabattus, aucun des esclaves ne s'évada, les Arabes prisonniers mêmes participèrent aux mesures de défense; car, en somme, le salut de chacun dépendait en ce moment-là de la solidarité que tous apporteraient à repousser l'ennemi.

On fit ainsi de fortes étapes; mais loin de s'éteindre, les cris, les appels stridents les clameurs guerrières continuaient à frapper les oreilles : l'ennemi veillait, tapi dans la jungle, prêt à frapper.

La caravane entra ainsi dans la vallée de Mahla. Devant elle s'élevait une colline couverte de bosquets de bananiers, et le chemin que l'on suivait à travers les hautes herbes n'avait pas plus d'un pied de large : on eût dit d'un sillon tracé par le passage d'une bande de fauves.

Tout à coup, l'avant-garde ouvrit un feu nourri tandis que le clairon sonnait la halte; en même temps, des lances traversaient le sentier et, instantanément des détonations éclatèrent sur toute la ligne; plusieurs soldats tombèrent mortellement frappés, et malgré le feu des sniders, des bras invisibles lançaient une grêle de traits qui semaient la mort dans les rangs. Pedro réunit alors une vingtaine d'hommes et se lança avec eux vers la petite colline boisée. Là, plus de hautes herbes, dominant, au contraire, la situation, la petite troupe put, à l'abri des bananiers, diriger une vive fusillade sur l'ennemi qu'elle distinguait parfaitement. En quelques instants, la plaine fut jonchée de morts, et les Wariens s'enfuirent à la débandade, poursuivis par les négriers.

Toutefois, craignant une embuscade, Pedro fit sonner le ralliement, et l'on continua la marche sans s'attarder à rien capturer.

La nuit vint; on campa, non sans quelque inquiétude, mais un silence de mort régna aux alentours, et, à l'exception des sentinelles, chacun dormit paisiblement jusqu'à l'aube.

Le lendemain, l'étape porta la caravane dans un chemin en pente au bout duquel s'étendait un grand terrain marécageux coupé au centre par un cours d'eau; l'avant-garde n'était pas à cent mètres du bas-fonds quand retentit un vacarme épouvantable comme si l'enfer avait vomi tous ses démons : hurlements, tambours, cornets, sifflets éclatèrent à la fois avec un tel fracas que les négriers en demeurèrent un moment comme pétrifiés; le bruissement des hautes herbes annonçait, du reste, une immense embuscade.

Genou en terre, face à droite et à gauche, les soldats commencèrent aussitôt le feu, tandis que les lances siffaient dans l'air et venaient se planter, dans le sol, en tremblant. L'arrière-garde surtout était vivement pressée; même il y eut un moment, où, coupant la colonne, l'ennemi fut sur le point d'enlever une partie des troupeaux; cette fois encore, Pedro Blanco lui-même, à la tête d'une poignée de ses forbans, se jeta au plus fort du danger, culbuta les assaillants et, malgré un coup de lance qu'il reçut au bras, continua à se battre comme un lion et finit par dégager complètement la caravane.

Cela dura plusieurs jours.

Les négriers, d'ailleurs, commençaient à reconnaître de loin les endroits où l'on allait rencontrer l'ennemi : chaque fois que l'on avait à descendre une pente conduisant à un fond marécageux, on était sûr d'y trouver des indigènes cachés dans les grands roseaux. Ces embuscades étaient soigneusement dressées; derrière une rangée d'herbe d'environ un mètre d'épaisseur, les Wariens déblayaient le terrain de telle façon, qu'ils pussent, au moment opportun, prendre leur élan pour lancer les javelines; ils attendaient que la caravane fût engagée dans cette espèce de chausse-trappe et l'attaquaient quand elle arrivait juste en face d'eux. Sans les armes excellentes dont ils étaient munis, sans leur sang-froid et sans le coup d'œil et la bravoure de leur chef, les négriers auraient inévitablement péri dans ces combats d'embuscades sans qu'il en eût pu échapper un seul.

Pedro Blanco était furieux. Des combats, des dangers, il n'en avait cure; mais il rageait de se voir tenu en échec, retardé dans sa marche par un ennemi méprisé mais sans cesse renaissant, qui se dérobaient en refusant tout combat face à face. Les soldats aussi étaient altérés de vengeance : à bout de souffrance, atrocement fatigués, ils brûlaient de se rencontrer à découvert avec les naturels.

1. Voir les nos 573 à 578.

Cela ne devait plus tarder.

Au bout de six jours d'attaques continues sous le couvert des halliers ou des hautes herbes, la caravane déboucha enfin dans une large plaine où Pedro fit dresser un camp fortifié, et, décidé d'en finir, il se mit à explorer lui-même les alentours; il découvrit ainsi à l'extrémité orientale les gros villages de la tribu de Mahla dont les habitants s'étaient alliés aux Wariens pour guerroyer de concert contre les étrangers; c'est là que se trouvaient cantonnées les forces indigènes qui harcelaient la colonne depuis son entrée sur ces territoires.

Le plan du négrier fut bientôt fait. Ayant mis son camp en état de défense, il résolut de le laisser à la garde d'Alvès et d'une vingtaine de soldats pour pouvoir se porter en personne avec toutes ses forces réunies à l'assaut des villages de Mahla.

A minuit et demi, la troupe, forte de 270 hommes bien armés, sortit du camp dans le plus profond silence; pour éviter d'attirer l'attention des vedettes ennemies qui surveillaient les alentours, les soldats s'étaient glissés dehors par petits groupes qui se réunirent à trois cents mètres de là; alors, d'une allure rapide, au pas de six kilomètres à l'heure, ils poursuivirent leur marche dans la nuit. En tête, précédant Pedro, marchait un homme du pays capturé la veille; ses mains étaient enchaînées et, à droite et à gauche un soldat veillait sur lui, le pistolet au poing.

Pedro lui avait dit :

— Si tu nous conduis devant Mahla sans encombres, tu auras la vie sauve; si, au contraire, nous tombons dans une embuscade, on te brûlera la cervelle au premier coup de feu.

Et le guide avait promis de mener la troupe par des chemins détournés, et à lui seul connus, en face de Mahla, sans que les naturels pussent se douter de ce mouvement.

On marchait ainsi depuis quatre heures et demie, quand tout à coup l'homme dit à voix basse :

— Arrêtez. Nous sommes près des villages. La première palissade n'est plus qu'à quelques pas.

On resta en place pendant une demi-heure environ, dans le silence le plus absolu; pas une étoile ne brillait au ciel, mais bientôt la nuit s'éclaircit et l'on put apercevoir alors à droite et à gauche des masses confuses qui surgissaient des ténèbres; c'étaient les villages de Mahla.

La troupe avança rapidement, sans bruit; le jour grandissait, les oiseaux préludaient à leur gai ramage, et déjà l'on distinguait les hautes tiges de sorgho et les bouquets de bananiers qui formaient la limite des cultures...

Tout à coup un cri strident et prolongé retentit : c'est une vedette qui soudainement a donné l'alarme. A ce signal répond, dans l'intérieur des villages, le battement de la grosse caisse des noirs, appelant au

combat les gens des alentours; puis aussitôt, comme une trainée électrique, les roulements des tambours, les beuglements des cornets à bouquin, les appels des olifants se mêlent aux cris des indigènes furieux et épouvantés de se voir ainsi surpris.

Sans perdre un instant, les négriers bondissent en avant comme des antilopes, et cernent la palissade du plus gros village, quartier général des indigènes; la lumière du jour ne permet pas aux assaillants de suivre les flèches dans leur vol, aussi plusieurs d'entre eux tombent-ils blessés par la nuée de traits dont ils sont assaillis. Alors, ils se mettent en ligne à cinquante mètres de l'enceinte sur laquelle ils ouvrent une vive fusillade.

Grave faute ! Le village est circulaire et, partant, le feu étant dirigé sur un centre commun, il en résulte une grande perte de force; aussi Pedro ne tarde-t-il à s'en apercevoir. Il fait cesser le feu, échelonne un cordon de tirailleurs autour de la circonférence et, à la tête de ses meilleurs soldats il se lance à l'assaut de la porte d'entrée formée de pièces de bois très dur, close par des traverses d'ébène et matelassée de plantes épineuses.

Pendant ce temps, l'immense caisse des noirs ne cesse de tonner, les olifants font rage appelant à la rescousse les gens des alentours; c'est en vain : déjà la porte est renversée et les négriers se précipitent dans l'intérieur; la palissade elle-même, extrêmement forte, formée de billes massives de bois de teck, est enlevée par les tirailleurs; le meilleur moyen, du reste, de forcer ces forteresses circulaires, c'est de s'en approcher vivement, et de passer le canon du fusil entre les lianes ou à travers les crevasses de l'enceinte : on se trouve alors protégé soi-même par la palissade, et à l'abri des coups d'enfilade.

Cependant, au souvenir des embuscades dont ils avaient cruellement souffert, les soldats de Pedro, pris de rage, se livrent d'abord à une tuerie générale; en vain les naturels épouvantés se jettent-ils à genoux, implorant grâce : on les achève sans pitié; d'autres essayant de fuir, escaladent l'enceinte, mais de l'autre côté ils trouvent le cordon des tirailleurs qui les abattent sans qu'un seul en échappe; pourtant, ce premier accès de rage assouvi, Pedro ordonna de mettre un terme au carnage.

— Cette race est belle, fit-il, enchaînons tout ce qui reste d'habitants, car la route n'est plus longue qui nous portera à quelque marché où nous pourrions écouler cette capture.

On forma donc des chaînes d'esclaves, puis les villages furent mis à sac : les négriers s'emparèrent ainsi de plus de mille captifs, hommes, femmes, enfants, de six cents têtes de bétail et d'une grande quantité de dents d'éléphants. Une estafette fut dépêchée à Alvès pour qu'il levât le camp, et le lendemain, enlève de ce nouveau butin, l'immense caravane poursuivit sa route vers le Nil.

De ce jour toute attaque cessa de la part des indigènes; les négriers traversèrent paisiblement le Nil en amont de Berber où Pedro réalisa en argent une grande partie des troupeaux, des esclaves et de l'ivoire dont la caravane était chargée; ainsi lestée, celle-ci se dirigea vers Souakim. Là Pedro se mit en quête d'un bâtiment pour embarquer ses soldats, une partie du butin et douze cents captifs qu'il conservait pour relever sa Sériba de Gallinas.

Il trouva enfin ce qu'il cherchait. Un capitaine Malais qui rôdait par là lui vendit tout frété son trois-mâts goélette *Nuñez* sur lequel Pedro s'embarqua aussitôt avec tout son monde, faisant voile vers l'océan Indien; de là il comptait doubler le cap et remonter le long de la côte occidentale d'Afrique.

Ce bâtiment, que l'on appelait alors un *tombeau*, était spécialement aménagé pour le commerce et le transport des esclaves qu'on entassait à fond de cale comme une vile marchandise; en cas de poursuite par un croiseur, on faisait monter les captifs sur un faux-pont, à l'avant du bateau, et, à signal donné, un jeu de bascule les faisait tous choir dans la mer. De la sorte, le négrier pouvait, sans crainte, se laisser visiter : il avait l'aspect d'un honnête navire marchand transportant quelques barriques de sel et un lot de défenses d'éléphants.

Cependant, après être sorti indemne de la mer Rouge malgré les croiseurs anglais de Périm, après avoir frôlé Zanzibar et doublé le cap de Bonne-Espérance sans avoir eu à subir la curiosité d'un seul navire de guerre, le *Nuñez* fut aperçu à la hauteur de l'île de Sainte-Hélène par un bâtiment français qui lui intima l'ordre de stopper. Sans en tenir compte, Pedro, toutes voiles dehors, essaya de se dérober à la poursuite; mais le croiseur se mit en chasse et bientôt il devint évident qu'il rattraperait le négrier.

— Damnation ! clama Pedro. Alvès ! les esclaves à la mer !

Les malheureux nègres furent aussitôt amenés sur le faux-pont, et, jusqu'au dernier, ces douze cents esclaves enchaînés furent culbutés dans les flots.

Alors, Pedro fit hisser un pavillon marchand; mais, de son bord, le commandant français avait aperçu le jeu barbare du négrier, et pour toute réponse, un boulet vint fracasser le grand mât de la goélette; bientôt les coups redoublèrent, des craquements sinistres révélèrent une catastrophe prochaine, et le bateau s'arrêta; jetant sur lui les grappins, les marins français montèrent aussitôt à l'abordage.

Une lutte terrible s'ensuivit. Les négriers, sentant bien qu'il ne leur serait fait aucun quartier, se battirent bravement; vains efforts, et tandis que les Français, maîtres de la place, culbutent les derniers Portugais dans la mer, le canon continue son œuvre de destruc-

tion : le Nuñez est prêt de couler bas. Soudain une acclamation formidable retentit : les marins ont saisi vivant le chef des négriers qui, blessé déjà, se défendait pourtant comme un désespéré. De mains en mains, on le passe garrotté jusque sur le vapeur français où on le jette au pied du commandant.

— Ton nom ? demanda l'officier.

— Je suis Pedro Blanco ! clama avec orgueil le négrier. Tu peux me tuer.

Et instinctivement les marins reculèrent à la vue de cet homme qui avait fait trembler la terre d'Afrique du bruit de ses sanglants exploits.

Cependant, un peloton d'exécution était formé ; déjà, lié au pied du grand mât, Pedro, le front haut, attendait la mort, quand arrêtant du geste les carabines :

— Non, fit le commandant ; un vendeur d'hommes ne doit pas mourir de la mort d'un soldat ! Qu'on le pend !

— O rage ! cria Pedro.

Mais, sans l'écouter, quatre hommes se saisirent de lui, et, au moment même où la goélette s'abîmait dans les flots, le corps du négrier fut hissé à la plus haute vergue du croiseur.

C'est ainsi que périt Pedro Blanco, le chasseur d'hommes.

ADOLPHE BURDO.

FIN

## LE COUREUR DES JUNGLES

SEPTIÈME PARTIE

### LE CHERCHEUR DE PISTES

LE VEILLEUR DE BEDJAPOUR

Le lotus bleu. — La tour des Trépassés. — Les Esprits des eaux. — La dernière consolation.

#### CHAPITRE PREMIER

Le veilleur de nuit. — Le palais mystérieux. — Le messager secret. — L'espion des Anglais. — Fantastique apparition.

La vieille cité de Bedjapour, capitale de l'antique dynastie des Omrahs, qui fut renversée par le grand Aureng-Zeeb, reposait silencieuse au milieu de ses ruines historiques et d'une véritable forêt de flomboyants, de tamariniers, de grenadiers et de lauriers roses, qui peu à peu ont envahi les cours intérieures, les jardins des palais et des monuments, changeant en réduits presque inaccessibles ces lieux autrefois témoins des splendeurs souveraines des rajahs du Décan.

Il pouvait être deux heures du matin ; la lune, alors dans son plein, poursuivait lentement sa carrière dans la poussière d'or des espaces infinis, versant à flots ses

rayons argentés sur cet océan de verdure et de fleurs, d'où émergeaient comme des flots les tours carrées, les terrasses de marbre blanc, les dômes à demi démantelés, les colonnes et les portiques encore debout, derniers vestiges des somptueux édifices de cette opulente cité appelée par les poètes du temps « la ville des merveilles ». Son histoire ressemble à un chapitre des Mille et une Nuits.

D'après l'historien indo-parsis Ferishta, Mahomet, fils de Bajazet II, après avoir détrôné son père, fit selon l'usage assez commun à cette époque, chez les kalifes de Stamboul, étrangler tous ses frères pour n'avoir, par la suite, aucun rival à redouter ; mais, au lieu du plus jeune nommé Yousouf, les bourreaux immolèrent, sans s'en douter, un esclave circassien que la mère du prince avait habilement substitué à ce dernier.

Yousouf vécut caché jusqu'à l'âge de seize ans ; une indiscretion de sa nourrice ayant révélé le secret de sa naissance, il se réfugia d'abord en Perse, d'où il passa dans l'Inde pour y tenter la fortune à la suite d'un rêve qui lui présageait sa grandeur future. Là il obtint du nabab de Delhi, dont il avait gagné l'amitié, la permission de lever une armée, et, sur ses conseils, résolut de renverser la domination brahmanique, encore toute-puissante dans le Décan.

Au moment où, à la tête de ses troupes, il donnait le signal du départ, un hooma, sorte de milan, dont le vol passe pour annoncer les plus hautes destinées, plana pendant quelques instants au-dessus de lui, ce qui porta à son comble l'enthousiasme des aventuriers qui avaient répondu à son appel.

Yousouf conquît tout le Décan et s'en fit proclamer empereur sous le nom d'Adil-Shah. C'est alors que, pour inaugurer son règne, il jeta les fondements de la célèbre cité dont nous admirons en ce moment les ruines gigantesques...

Pas un souffle de brise ne venait agiter le feuillage des arbres et donner comme une apparence de mouvement à toutes ces choses du passé ; il semblait, sous le calme imposant de la nuit, que la vie se fût à tout jamais retirée de ces lieux, et que l'on n'eût plus sous les yeux qu'une de ces vastes nécropoles où dorment pêle-mêle dans le silence des siècles les souverains et les hommes, les monuments et les dieux !

Mais cette impression, causée par les ruines et l'obscurité, ne tarde pas à se dissiper en partie, car en pénétrant dans l'intérieur de la vieille Moulke-é-Meidan — la ruine de la plaine, — on aperçoit bientôt une certaine quantité de maisons, de cases et paillettes disséminées çà et là, sans ordre, qui viennent indiquer que les habitants n'ont pas complètement abandonné l'antique Bedjapour.

Il avait fait une chaleur torride, ce jour-là. Les Indous sont d'intrépides noctambules, et c'est avec délices qu'ils avaient, tout en causant et fumant sur le

seuil de leurs demeures, laisser s'écouler les premières heures de la nuit, aspirant à pleins poumons l'air frais et parfumé qui venait enfin calmer l'atmosphère embrasée... Cependant peu à peu le bruit des conversations était allé en diminuant, les lampes de cuivre ciselé ou en terre noire de Trichnapoli s'étaient éteintes sous les vérandahs ; et lorsque, au sommet du *goparam* — sorte de minaret — de la grande pagode, le *padial* fit résonner l'heure sur le gong sacré, tout le monde était rentré dans l'intérieur des habitations, et le silence ne fut plus troublé que par les glapissements stridents des chacals, auxquels se mêlaient parfois les grondements irrités des éléphants domestiques... Bedjapour dormait !

Rien ne saurait rendre le charme poétique et rêveur de ces grandes ruines dominant à perte de vue la plus luxuriante des végétations, tandis qu'à leur pied et s'appuyant aux colonnades de porphyre, aux portiques de marbre, aux soubassements de jaspe et de granit rose, s'élèvent, dans leur style varié, selon la caste et la fortune, les maisons et les cases des habitants.

Un seul fait donnera une idée de l'ancienne splendeur de cette ville et du coup d'œil magique que présentent encore ces ruines. On y compte aujourd'hui plus de sept cents mosquées dont les minarets sont encore debout, et autant de palais et de mausolées en marbre, dans lesquels se retrouvent toutes les formes connues de l'architecture : dômes byzantins, flèches gothiques, plein cintre grec, tours romanes, merveilles de l'art arabe, s'entrecroisent avec une profusion inouïe et démontrent mieux que toutes les attestations des historiens la véracité de la légende qui veut qu'Adil-Shah, fondateur de Bedjapour, ait fait venir du monde entier les artistes et les ouvriers les plus habiles pour l'aider à construire une ville qui n'eût pas son égale dans l'univers.

L'idée des ruines éveille immédiatement celle de plaines sablonneuses et désolées, comme à Palmyre, à Ninive, à Thèbes, à Memphis ;... l'épuisement progressif du sol est, en effet, la plus importante des causes qui frappèrent au cœur la plupart des civilisations de l'Assyrie et de l'Égypte ; rien de semblable en cette fertile contrée du Décan : les ruines de Bedjapour s'y étalent au milieu des plus rares splendeurs de la nature, et on se demanderait vainement les motifs d'une pareille dévastation, si on ne savait qu'Aureng-Zeeb fit détruire par jalousie « la ville des merveilles », afin que nulle cité dans l'Inde ne pût rivaliser avec Delhi, la fastueuse capitale de l'empire mogol.

Bedjapour, qui comptait à cette époque plus de cinq cent mille habitants, en possède à peine trois à quatre mille aujourd'hui, disséminés sur l'immense emplacement qu'elle occupait, et ce qui ne contribue pas peu à augmenter la charme de ce magique spectacle, chaque Indou a construit sa maison un peu au hasard,

1. Voir les nos 539 à 578.